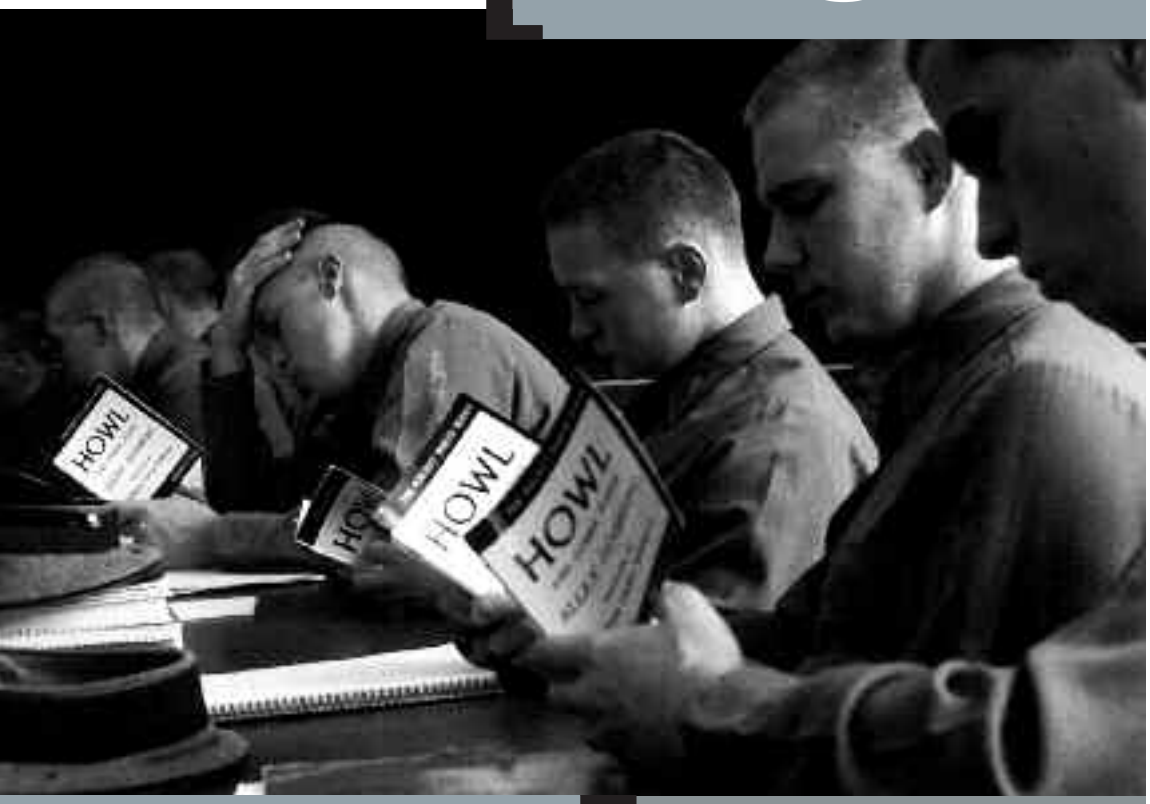
organe discipluriel des éditions verticales

12

JANVIER | FÉVRIER | 2008

PROPAGANDE



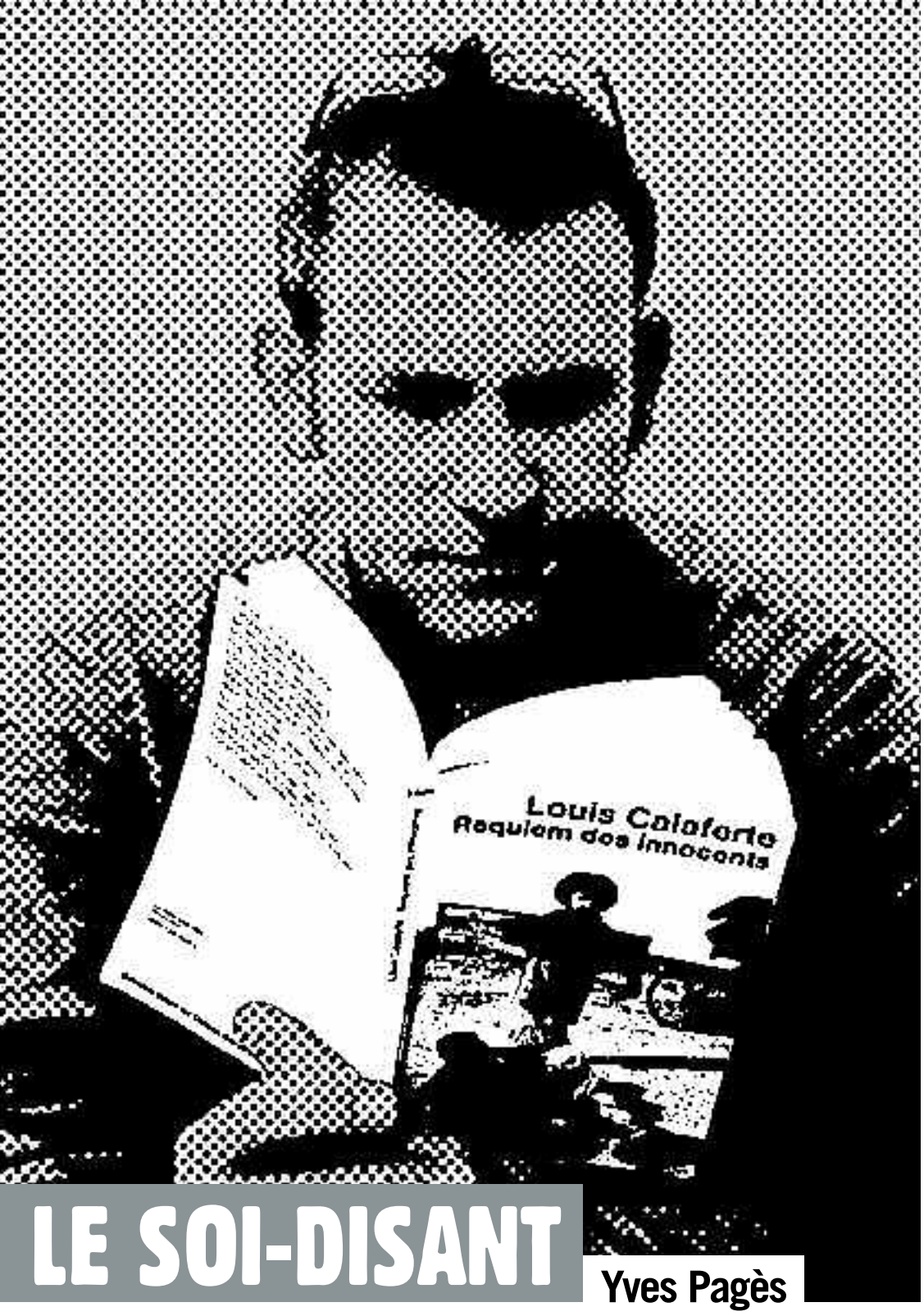
“DÈS QUE L'OMBRE S'ASSEMBLE, JE SAUTE LE MUR DE L'EXISTENCE INDIVIDUELLE.”

ARMAND ROBIN

éditions
verticales

33 rue saint-andré-des-arts
75006 paris
tél. 01 49 54 16 55
contact-verticales@gallimard.fr
www.editions-verticales.com
diffusion gallimard / distribution sodis
A80788-6

3 260050 855860



LE SOI-DISANT

Yves Pagès

“J’aurais peut-être dû commencer par là.”

EN LIBRAIRIE
LE 3 JANVIER 2008

ISBN 978.2.07.078279.6
304 pages

Yves Pagès est né en 1963 à Paris. Auteur d’un essai, *Les Fictions du politique chez L.-F. Céline* (Seuil, 1994), il a publié sept fictions, notamment, *La Police des sentiments* (Denoël, 1990), *Les Gauchers* (Julliard, 1993, Points Seuil, 2005), et aux Éditions Verticales, *Prières d’exhumer* (1997), *Petites natures mortes au travail* (2000), *Le Théoriste* (2001, Prix Wepler 2001) et *Portraits crachés* (coll. « Minimales », 2003). Il est aussi l’auteur d’une pièce de théâtre, *Les parapazzi* (Solitaires intempestifs, 1998). Yves Pagès travaille avec Bernard Wallet et Jeanne Guyon aux éditions Verticales. *Petites natures mortes au travail* reparaît simultanément en Folio (n° 4645).

Le soir du 6 février 1973, le collège parisien de la rue Édouard-Pailleron part en fumée. Du balcon d’en face, un enfant de dix ans et demi, Romain, n’a rien manqué du spectacle. Cette scène va l’impressionner au point de perdre connaissance dans le nuage de suie qui l’entoure, peu après avoir aperçu sa sœur prisonnière des flammes. Le lendemain, on compte plus de vingt victimes, dont un disparu, Romain justement, qui resurgira trois jours plus tard. Sinistre accidentel ou incendie criminel ? Le doute va durer une semaine, le temps que s’organise une chasse aux pyromanes. Trois suspects, aux mobiles incertains : le fugueur Romain, témoin ambigu et complice a priori involontaire ; sa sœur aînée Marianne, manipulatrice d’enfantillages sentimentaux et grande brûlée en sursis ; son meilleur ami, un redoublant vindicatif surnommé Zippo. Face à l’enquête policière, judiciaire puis psychiatrique pressée de trouver un coupable idéal, les familles en deuil préfèrent dénoncer les responsabilités de l’État, qui a fait construire au rabais des écoles hors norme de sécurité.

Écrit à rebours des souvenirs du héros, ce roman doit beaucoup aux troubles subliminaux de son narrateur. Romain, devenu adulte, tente de percer à jour les mystères de sa mémoire défectueuse. Au gré de cette contre-enquête intérieure, plus on croit s’approcher d’un semblant de vérité, plus les versions divergentes de l’épisode traumatique font miroiter d’autres hypothèses. Dès lors, tout témoigne de l’impossibilité d’isoler en lui la victime, le complice ou le coupable. Inutile donc de chercher dans l’entrelacs de son passé autre chose qu’une reconstruction imaginaire.

Roman d’initiation existentiel et politique, *Le soi-disant* est aussi la chronique du début des années 70. L’onde de choc du collège incendié est plus contagieuse qu’il n’y paraît. Elle va rendre le jeune garçon sensible à des crises annexes (lutte des militants de la Nation indienne, manifs lycéennes contre la Loi Debré, essor du mouvement féministe), comme si l’actualité du monde avait suscité en lui, à partir de ce fait divers, un précoce esprit de contestation.

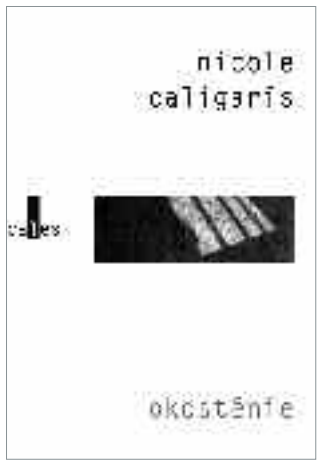
On manquerait une dimension de ce livre si l’on n’évoquait pas son rapport étroit avec le cinéma. Romain est le fils d’une preneuse de son et d’un projectionniste, et tout dans sa mémoire intime subit l’influence de cette sous-culture familiale. Autant d’images volées aux films cultes de l’époque qui hantent ses propres souvenirs et mélangent les bobines d’une existence moins vécue que « déjà vue ».

Après *le Théoriste* et son narrateur cobaye d’une expérience de laboratoire, Yves Pagès revient sur le territoire de l’enfance dans la peau d’un petit fugueur halluciné. C’est dans l’oralité réinventée d’une langue juvénile qu’il trouve la matière première de sa fiction. Il y puise des trésors d’imagination et d’humour, profitant des moindres ruptures de sens, associations d’idées incongrues, malentendus drolatiques, pour déjouer les leurres du « soi-disant » principe de réalité.

OKOSTÉNIE

Nicole Caligaris

“Les choses me viennent, je n’y suis pour rien.”



EN LIBRAIRIE LE 10 JANVIER 2008

ISBN 978.2.07.011967.7
312 pages

Nicole Caligaris, née à Nice en 1959, vit et travaille à Paris. Elle est l’auteur, entre autres, de trois romans au Mercure de France, *La Scie patriotique* (1997), *Tacomba* (2000) et *Les Samothraces* (2000) et de *Tombal Cross. Destination Mervyn Peake* (ill. Albert Lemant) aux Éditions Joëlle Losfeld (2005). Aux Éditions Verticales, elle a publié *Barnum des ombres* (2002), un roman sur les marges urbaines et l’imaginaire des migrations et, dans la collection « Minimales », *Les chaussures, le drapeau, les putains* (2003), une réflexion littéraire sur les liens entre l’expérience concentrationnaire et la servitude du travail, et *L’Os du doute* (2006) qui s’intéressait aussi à l’aliénation laborieuse mais cette fois, du côté des cadres dits « supérieurs ».

Plus d’informations sur : pointn.free.fr

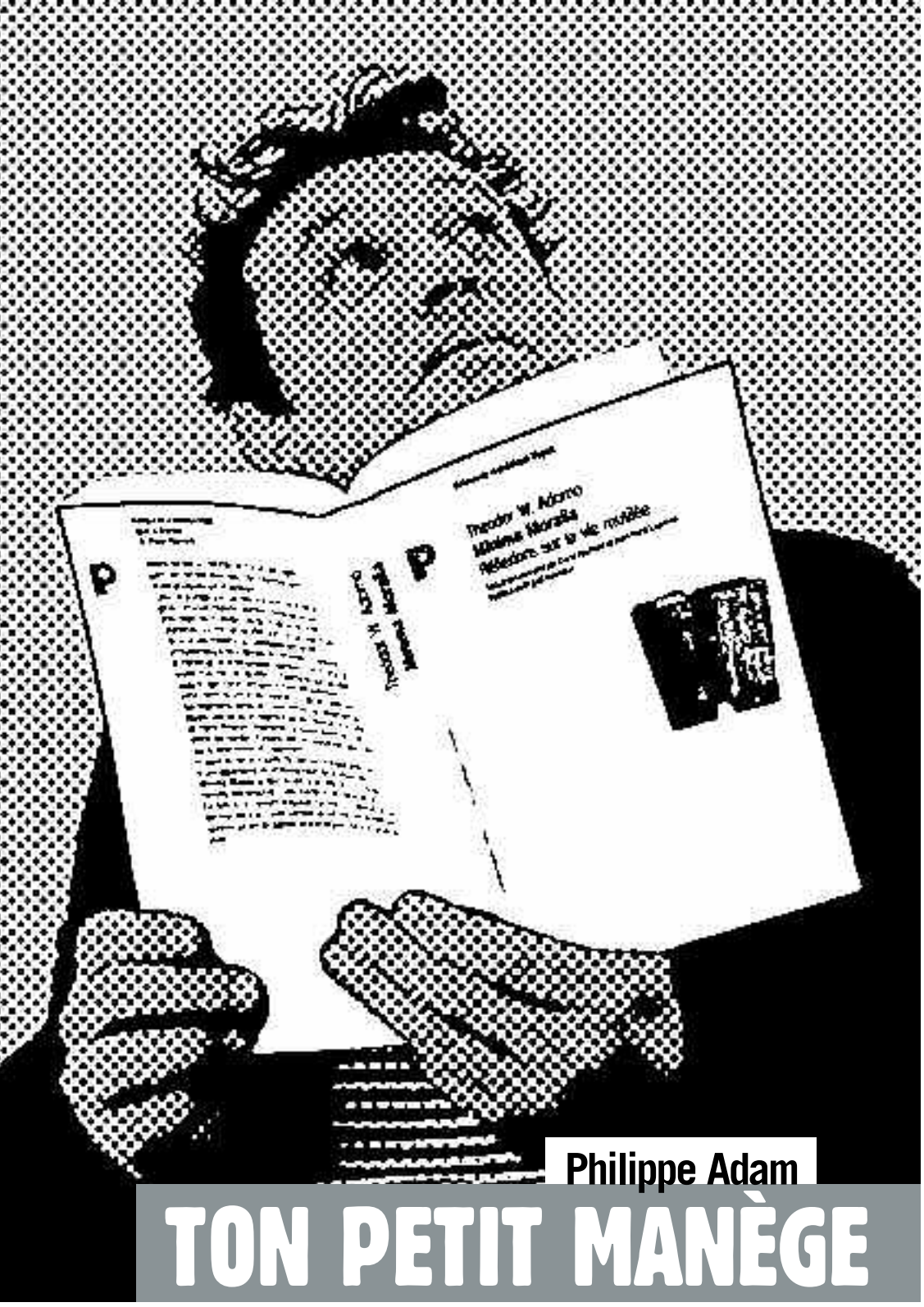
Pendant sept mois, et suivant la courbe lumineuse du soleil qui frappe le mur de sa chambre, un vieil homme revit intensément les événements douloureux d’un lointain passé. Il évoque une période historique trouble, lorsque la retraite précipitée d’une puissance coloniale et l’instauration d’un régime de terreur avaient plongé la ville dans le chaos. Cet homme se trouvait détenu au dernier étage de « la villa », où pénétrait justement un rai de lumière comme celui qui aujourd’hui lui permet d’exhumer sa mémoire. Il partageait alors sa cellule avec le 53, un prisonnier à part, souvent interrogé, dont il ne connaîtra jamais que le matricule.

Ce compagnon de captivité est d’abord mutique d’autant que les insoutenables séances d’interrogatoire le plongent dans un état d’*oskoténie*, sorte de léthargie extrême promise aux torturés. Mais une connivence secrète va naître entre eux du jour où le 53 se met à parler, comme s’il se libérait auprès de son confident des aveux refusés à ses bourreaux. On dirait des récits d’évasion : fuites à travers les dunes vers la taïga qui marque la lisière de l’exil, aux confins de paysages de l’Europe de l’Est. Des portraits, aussi, d’hommes et de femmes victimes de la répression : Alina qui vend les orphelins au pensionnat catholique, Tingo qui tient un tripot dans les salons du grand hôtel déserté, Savoy qui court les bas quartiers après le couvre-feu pour enregistrer de la musique au fond des cuisines, une fille accrochée à l’opium et une danseuse de famille nomade qui n’a qu’à moitié survécu à la noyade dans les eaux du port.

Renversant la technique des *ars memoria*, qui consiste à traduire les souvenirs en images et placer les images le long d’un parcours, le 53 descend celui de l’oubli le long duquel il ensevelit ses souvenirs pour leur substituer des images mentales qui serviront de leurres. Si bien qu’on se demande si les propos rapportés sont d’authentiques confessions ou bien des récits fabriqués ; s’ils proviennent du 53 ou de l’imagination du narrateur qui les invente en les racontant.

La mémoire est poreuse. Ainsi le livre de Nicole Caligaris fait-il jouer sur le même plan plusieurs niveaux de réalité, de vérités et de temporalités qui en font un roman gigogne où sont cachées des fictions incertaines, partielles, mouvantes, comme autant de lignes de fuite d’un voyageur immobile.

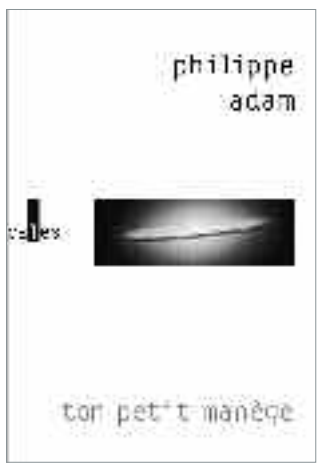
« Les mécanismes de progression du roman sont les mécanismes de la réminiscence : un espace renvoie à un autre, les lieux sont des passages, y compris les lieux clos comme la cellule de la villa, où l’on passe d’un plan de conscience à un autre. Un lieu physique est interprété en image mentale, une coursive qui mène à l’interrogatoire est une corniche sur une falaise au-dessus du gouffre. Okosténie *est une composition de motifs fournis par les images collectives qui sont notre mémoire commune. On dirait, dans le jazz, des standards : le récit est composé de standards qui donnent lieu à de multiples variations et chaque interprétation à la fois rappelle le standard et l’oublie. »*



Philippe Adam

TON PETIT MANÈGE

« J'ai même essayé d'être aimé. »



EN LIBRAIRIE
LE 7 FÉVRIER 2008

ISBN 978.2.07.078549.0
144 pages

Né en 1970 à Paris, Philippe Adam est professeur de philosophie. Après *De beaux restes*, son premier roman aux Éditions Verticales (2002), il a conçu, pour la collection « Minimales », un étrange pari littéraire avec *La société des amis de Clémence Picot* (2003) rendant hommage à l'héroïne du roman de Régis Jauffret, puis écrit *Canal Tamagawa* (2005) lors de sa résidence à la Villa Kujoyama à Kyoto en 2004, récit poétique aux multiples tentatives de suicide de Dazai Osamu, édité en version bilingue (franco-japonais) et accompagné d'un CD (« opéra chanté » de Fabrice Ravel-Chapuis). Philippe Adam a également publié trois textes courts aux Éditions Inventaire/Invention.

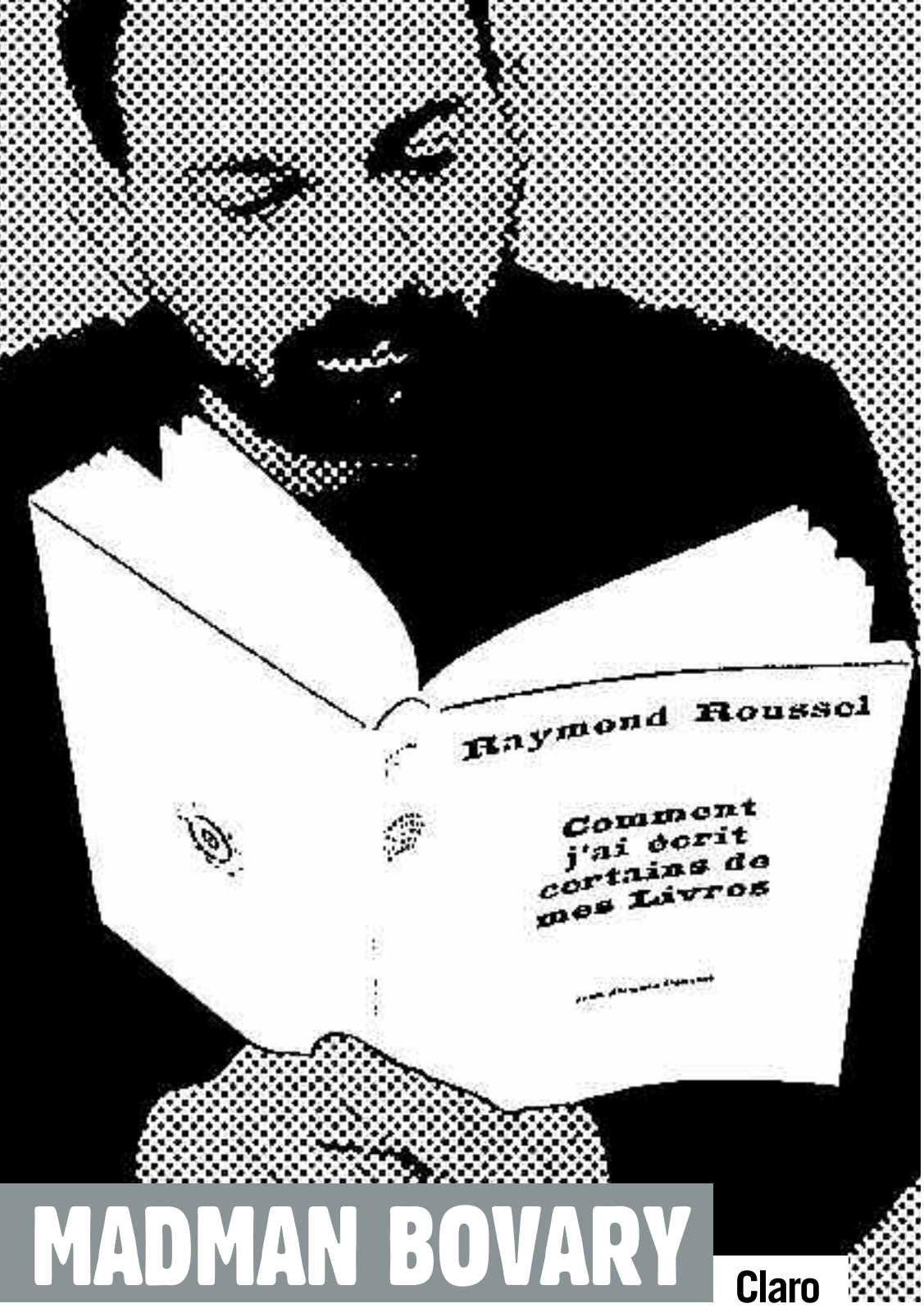
Ton petit manège embrasse en douze nouvelles des sujets aussi communs que la mort, l'amour, la laideur, la maladie, le sexe… En fin observateur du médiocre, du vain, du disgracieux, l'auteur culbute avec délicatesse les beaux sentiments et bouscule les bonnes manières. Il travaille la matière cruelle et drôle des gens ordinaires — nous, vous et moi —, enlisés dans leur vie morne, leur corps jamais glorieux et leur âme vaguement honteuse, sans cependant porter sur eux aucun jugement moral.

« Les nouvelles tournent toutes autour de la peur et de la sexualité. La peur, c'est d'abord celle de la mort, comme dans Elle *où une femme vient d'apprendre qu'elle est condamnée, dans* Préface *où un couple est soulagé d'avoir signé son contrat obsèques, ou dans* La salle d'attente *où tout le monde est pris de panique parce que quelqu'un vient d'allumer une cigarette.*
La peur, c'est aussi celle de déplaire : Au saumon, Entre eux, Ton petit manège, Edith, Déménagement, *entrent toutes dans la perspective de ces sentiments solitaires qui nous amènent à fantasmer toute la journée de formidables aventures sexuelles alors qu'on rentre chez soi penaud et solitaire, à tel point qu'on finit par avoir peur de sortir comme dans* Une balade *où le personnage n'ose plus quitter son appartement, persuadé à raison que s'il sort il se fera taper dessus.*
Pour finir, Brian Peppers *est une nouvelle liée à la peur d'être un monstre. Brian Peppers n'est pas une invention. Il existe. Sorte d'icône du musée des horreurs d'Internet, il devient pour l'occasion un personnage à part entière, avec une histoire. »*

L'ensemble des voix de *Ton petit manège* forme une sorte de cour des miracles d'hommes et de femmes en pleins déboires existentiels, une chambre d'échos des solitudes. Mais toujours on peut lire, sous la plume de Philippe Adam, des traces d'espoir, de réconfort dans ces portraits sans concession. Derrière les ratages affectifs, destins avortés, échecs sentimentaux, une sorte de tendresse émerge, une familiarité troublante avec la mauvaise foi des personnages qui rend la lecture caustique sinon perturbante. Comme si ces douze nouvelles rencontraient, au détour d'une page, le rire jaune (et noir) d'un Régis Jauffret ou d'un Thomas Bernhard.

« Dans tous les cas, j'ai voulu créer un malaise chez le lecteur. Chacune des nouvelles peut donc se penser comme une tentative de dérangement. J'aurais honte d'écrire des textes agréables. »

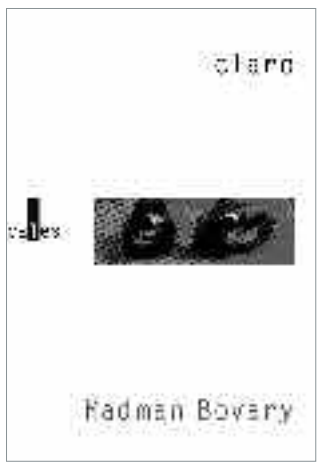
Talentueux dans l'art du récit court, Philippe Adam compose ici un recueil où l'on trouve des textes si condensés qu'on peut presque parler de poèmes en prose, et des micro romans aux chutes conçues comme les goulots d'étranglement de la fiction. La petite musique stylistique d'Adam accompagne le cours de chaque histoire et son inévitable fiasco avant de nous emporter, grâce aux répétitions quasi hypnotiques des situations, dans des intériorités d'aujourd'hui peintes avec précision et justesse.



MADMAN BOVARY

Claro

“Mon souvenir s’efface à mesure qu’il s’invente.”



EN LIBRAIRIE
LE 7 FÉVRIER 2008

ISBN 978.2.07.011995.0
244 pages

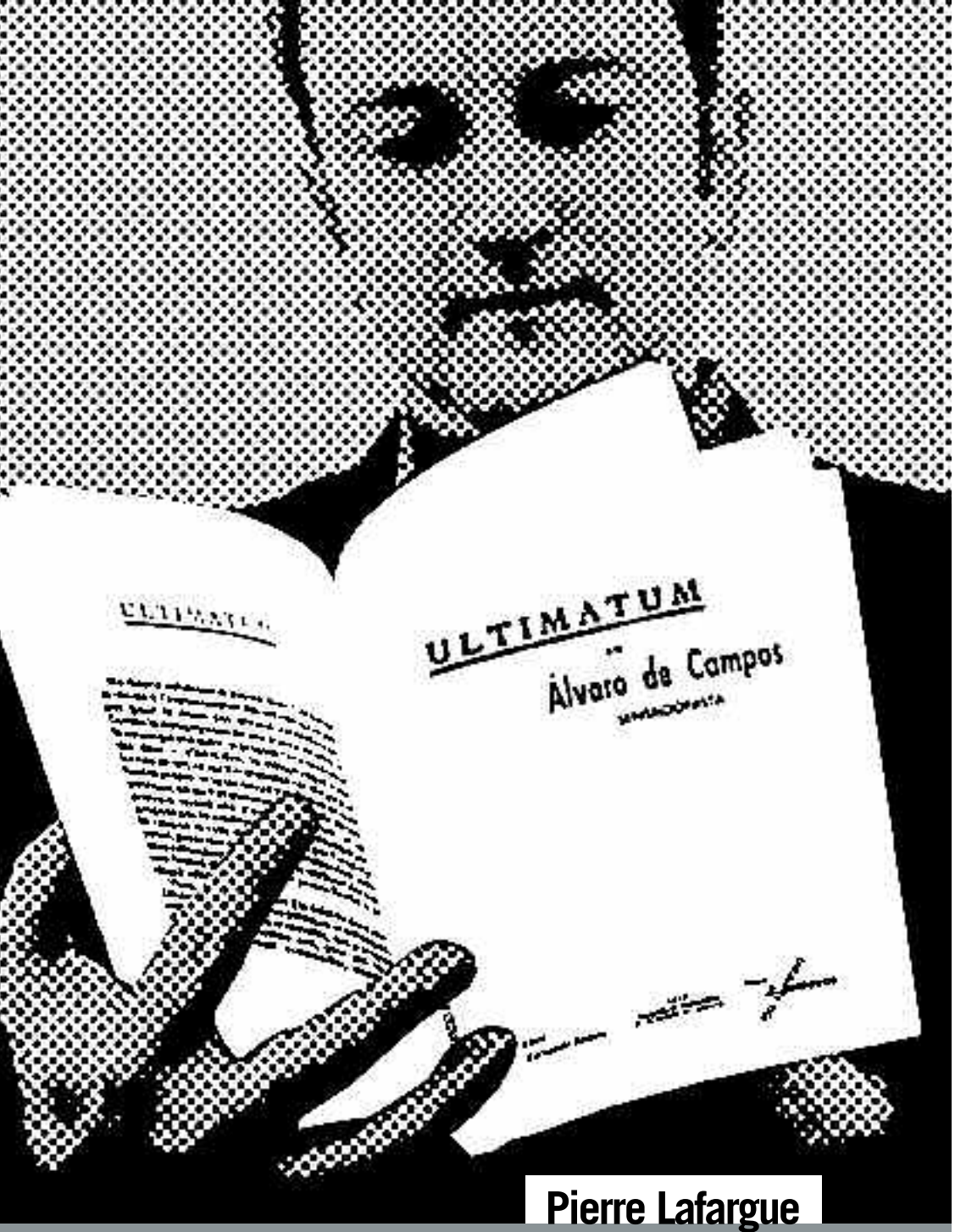
Né en 1962, Claro est l’auteur de huit fictions dont *Ezzelina* (Arléa, 1986), *Éloge de la vache folle* (Fleuve noir, 1997) et, aux Éditions Verticales, *Livre XIX* (1997), *Chair électrique* (2003) et *Bunker anatomie* (coll. « Minimales », 2004), ainsi que *Black Box Beatles* (Naïve, 2007). Claro est aujourd’hui un traducteur reconnu ayant contribué à faire lire et découvrir de nombreux écrivains anglo-saxons (William T. Vollmann, Thomas Pynchon, Salman, Rushdie, John Barth, Mark Z. Danielewski, James Flint…). Il est également co-directeur avec Arnaud Hofmarcher de la collection « Lot 49 » au Cherche midi, qui révéla récemment Richard Powers et le cultissime William Gass *(Le Tunnel)*.

Dans *Madman Bovary*, le chef d’œuvre de Gustave Flaubert fait l’objet d’un « plagiat psychique » (explicite et assumé). Tout part d’une banale séparation amoureuse. Le narrateur tente de conjurer sa rupture avec une certaine Estée et cherche un dérivatif à son absence. Encore sous le choc, il se jette dans la lecture compulsive de *Madame Bovary*. Ce livre, il l’a déjà lu et relu, à tel point qu’il s’y sent en terrain familier. À peine entré dans la salle de classe du premier chapitre, il s’y promène, s’y démène, avant de s’y dissoudre et bouleverser ainsi la structure du roman, devenant le double tyrannique et schizophrène de l’auteur. Mais « jouer au démiurge à ceci de navrant que les dés qu’on pipe sont toujours ceux de l’autre », et l’œuvre de Flaubert, mâchée et remâchée, ne se laisse pas facilement digérer.
Dès lors, il faut à ce psycho-pathe littéraire, qui ne parle jamais d’un même « je », inventer à Emma Bovary des mœurs *trash* et au très guindé Charles des orgies de cocaïne. Il lui faut aussi revisiter d’une façon burlesque, pathétique ou déjantée toutes les scènes-clés du roman (du banquet de mariage au suicide d’Emma à l’arsenic). Pour ce faire, l’anagramatique « madman » doit sans cesse changer de nature, endossant diverses identités parasites : puce, virus, voyeur, charognard, âme damnée d’une casquette, rat de bibliothèque, pique-assiette, gâte-sauce ou passager clandestin de la nef flaubertienne en déroute. Une fièvre des métamorphoses qui devient le véritable moteur d’un récit à double-fond.

Dans cet univers sous influence, l’amoureux en état de manque voit partout l’ombre obsédante de sa chère Estée, pour mieux la vider de son sens ou se déposséder d’elle. Éternel décalé, provincial à lui-même, il cherche désespérément en les autres (personnages, détails anatomiques et objets du décor) son propre centre de gravité. Entre cauchemar et catharsis, sa mise à mal du texte le conduira aux limites de la négation de soi, dans la peau d’un SDF tabassé par des policiers ou d’un cinéaste filmant l’agonie suicidaire d’Emma.

Claro s’offre ici un nouveau grand écart narratif où la familière étrangeté d’un chef d’œuvre devenu terrain de jeu existentiel donne naissance à une polyphonie délirante. Moquant la déférence mortifère envers l’académisme littéraire, il rend hommage à l’inventeur du roman moderne sur le mode d’un sabordage érudit. Mais il renoue aussi avec l’ambivalence ironique de son maître pour les passions du cœur en signant là son roman le plus cruellement sentimental.
Avec *Madman Bovary,* la langue de Claro, maintenue sous tension par la démesure de ce défi littéraire (le devenir-lecteur de tout écrivain et l’inverse surtout), n’a jamais autant joui de sa propre liberté, entre *cut-up* musical et subversion des registres.

« C’est l’histoire d’un fou d’amour qui défait le monde comme d’autres le font : furieusement. À l’insu de Flaubert, certes mais du fond de son gueuloir ».



Pierre Lafargue

ONGLE DU VERBE INCARNÉ

« Le désespoir n'est pas à la portée de tout le monde. »

EN LIBRAIRIE
LE 14 FÉVRIER 2008

ISBN 978.2.07.011992.9
85 pages

Pierre Lafargue est né en 1967 à Bordeaux. Il a publié aux Éditions William Blake & Co, *Mélancolique hommage à Monsieur de Saint-Simon* (1993) et *L'honneur se porte moins bien que la livrée* (1994), et aux Éditions Verticales, *Tombeau de Saint-Simon* (2000), *De la France et de trois cent mille dieux fumants*, *Poèmes en eau froide avec saisissement des chairs* (2001), *Sermon sur les imbéciles* (coll. « Minimales », 2002) et *Pour détacher un homme de sa peau* (2004).

Prose poétique, *Ongle du verbe incarné*, le huitième livre de Pierre Lafargue signe bien la griffe d'un écrivain. On connaît les vers fameux de Lucrèce qui décrivent les premiers hommes sans autres armes que leurs mains, leurs ongles et leurs dents. Être apte à se défendre, être prompt à la riposte, affûter ses ongles ou aiguiser ses serres, c'est — si on est écrivain — rien moins qu'exercer son style, le laisser aller de l'avant, dans la toute-puissante liberté de sa « griffe dominatrice » et avec un magnifique dédain pour les cris de la critique car « *qui n'a pas d'épées, a des ongles messieurs* » prévenait Victor Hugo dans *Le roi s'amuse*. Pour un écrivain, ne pas se servir, parfois, de ses ongles peut conduire à de fâcheux déboires : les altérations ongulaires sont redoutables, en raison du repos forcé qu'elles nécessitent et des complications qui en résultent : *boiteries* persistantes, difficultés de préhension manuelle, paralysie des doigts entraînant une timidité de l'âme, etc....

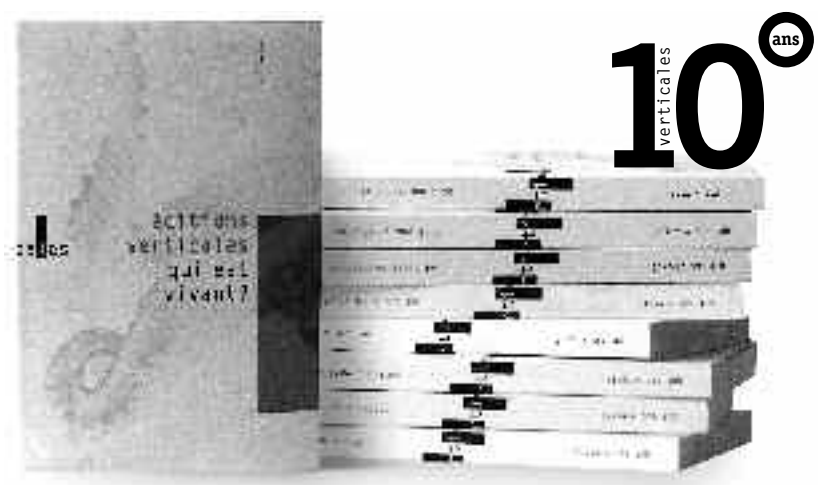
Malgré la sévérité qui s'exprime ici, redoublés d'appels au secours pour cause de naufrage, ce livre ne donnera pourtant pas de leçons puisqu'il n'entre nullement dans ses intentions d'en donner. Il n'est pas, non plus, limité par un choix de lecture qu'il impose. C'est son mouvement qui donne la direction. L'une, parmi bien d'autres, est de se poser la question de ce que peut bien apporter un texte à son lecteur. Pour cela encore faut-il que celui qui l'a écrit donne lui aussi quelque chose de lui, quelque chose qui sonne juste, dont l'élan est juste et qui s'approche au plus près des leçons que l'auteur a reçu de son texte.

« Selon que tel ou tel mot est écrit, l'univers enroule ses galaxies de telle ou telle façon, on le sait. Il arrive que cet enrouleur renâcle, que ça coince et que ça grince. Alors le Verbe sort son ongle (substantif auquel il aurait fallu substituer celui de griffe si notre titre l'eût admis) qui remet le monde dans son obéissance. Il place les chairs dans une telle proximité avec la charpie qu'elles se savent malades.
Ce malheur est nécessaire : l'univers ronronne sans cela comme un chat énorme qui ne se déplace plus; il faut lui faire peur, l'affamer et lui trouver des souris, lui ouvrir la gueule avec l'ongle et la lui refermer sur toute une famille de mulots, puis lui réapprendre, en le guidant du mouvement de nos doigts, à mâcher une chair vivante.
On ne jugera pas que ce travail est agréable. Avec raison on le trouvera ingrat. Il faut pourtant l'accomplir : si l'univers mâche, il Parlera Véritablement.
Mais comme sa bouche est pâteuse et pourrie, aujourd'hui ! La santé, compromise.
Le monde, méhaigné. »

« Le verbe, ange du mouvement, donne le branle à la phrase » constatait Baudelaire dans *Les paradis artificiels*. Le verbe, chez Pierre Lafargue, se fait ongle. Le verbe est incarné.

PRIX WEPLER 2007
FONDATION LA POSTE

Olivia Rosenthal
On n'est pas là pour disparaître



TOUT DOIT DISPARAÎTRE !

Le livre gratuit *Qui est vivant ?* de nos dix ans
est encore disponible. Chers libraires,
il vous suffit de le commander à la Sodis
en donnant la quantité souhaitée
et le code suivant : A80 611.1

À venir...

Pierre Senges
Ludovic Hary
Arnaud Cathrine & Florent Marchet
Sorbonne 68 graffiti
Raoul Vaneigem
Charles Reeve & Hsi Hsuan-wou
Thierry Vila

[mars avril mai]

Verticaux & Co
Arno Bertina
Philippe Bretelle
Philippe Brulin
Martine Grelle
Jeanne Guyon
Élise Lacharme
François Lacire
Joëlle Losfeld
Christelle Mata
Alexandre Mouawad
Yves Pagès
Hélène Pelletier
Caroline Ripoll
John Jefferson Selve
Bernard Wallet
Etaïnn Zwer

Design graphique
Philippe Bretelle 2007
Photographies
© Philippe Bretelle
Impression
4M, Montreuil-sous-Bois
Dépôt légal : novembre 2007

Diffusion Gallimard
Distribution SODIS

verticales